Les journaux de deux femmes remarquables

La Matinée du Journal de l'APA, qui s'est déroulée le samedi 6 décembre à Paris, a présenté deux journaux personnels de nature bien différente, rédigés par deux femmes qui n'avaient rien en commun, sinon l'habitude de tenir des carnets quotidiens où elles notaient les événements de leur vie, mais aussi leurs interrogations, leurs révoltes, leurs états d'âme...

La première partie, animée par Gilles Alvarez, initiateur de la rencontre, Claire Paulhan, éditrice et Margot Abascal, comédienne et réalisatrice, est consacrée au journal de Mireille Havet, dont cinq volumes s'étendant sur les années 1918 à 1929 ont été publiés par Claire Paulhan. Un sixième volume est en préparation, il concerne le début du Journal et les années de prime jeunesse (1913-1918).

Le journal a été retrouvé en 1995, au hasard d'un orage, dans le grenier de Dominique Thiry, petite-fille d'une amie de Mireille Havet, Ludmila Savitsky, à qui il avait été confié ainsi que de nombreuses lettres de Cocteau, Apollinaire, Reverdy entre autres.

Mirelle Havet est née en 1898 à Médan. Après une enfance difficile marquée par le suicide de son père quand elle a 13 ans, elle entre dans la vie parisienne mondaine, artistique et littéraire. On a pu la qualifier de « figure éblouissante et tragique du Paris lesbien des Années folles ». Amie de Guillaume Apollinaire et de Jean Cocteau, qui lui portent une grande admiration, et l'appellent « la petite poyétesse », elle publie en 1917 un conte poétique (*La Maison dans l'œil du chat*, préfacé par Colette), puis un roman (*Carnaval)* en 1922.

Et surtout, elle écrit son Journal. La redécouverte et la publication de ce document révèlent un style somptueux et une grande indépendance. Mais la vie de Mireille Havet est faite d'outrances : elle multiplie les rencontres homosexuelles qu'elle

considère comme « la seule forme de sexualité naturelle » et s'adonne de plus en plus aux différentes drogues auxquelles elle devient totalement dépendante. À la fin des années 20, abandonnée de tous ses amis et amies, complètement ruinée, elle est diagnostiquée tuberculeuse et finit sa vie misérablement en 1932, à 33 ans, dans un sanatorium de Montana (Suisse).

Les trois intervenants rendent hommage à ce talent d'écriture malheureusement oublié pendant plus de 70 ans : la parution du Journal a ravivé la renommée de Mireille Havet, une place à Paris porte son nom... Margot Abascal donne lecture de quelques extraits du Journal 1913-1918, en cours de publication : Mireille Havet commence à le tenir en mars 1913, elle a 14 ans et se trouve à l'Hôpital Beaujon pour une opération d'appendicite et ressent un grand sentiment d'isolement. Dans les années suivantes, pendant la guerre, elle se trouve dans une maison de campagne, Le Colombier, et note son attirance pour les jeunes filles, dont d'ailleurs elle se lasse aussi rapidement qu'elle s'est amourachée. En 1916, elle rentre à Paris avec sa mère et sa sœur et s'adonne avec enthousiasme à la rythmique (mise au point par le compositeur et pédagogue genevois Émile Jaques-Dalcroze pour relier les expériences musicales et corporelles). Dès la fin de la guerre, elle est introduite dans les milieux artistiques et littéraires, et noue des liaisons avec de nombreuses femmes dont l'une, Marcelle Garros (veuve de Roland Garros), va l'amener à la drogue dont elle ne sortira plus (opium, cocaïne, morphine ...).

*

* *

Dans la deuxième partie de la Matinée, le groupe de lecture « Les Noctambules » (Paris), récemment créé, présente le Journal de Fernande Schulmann, déposé en 2020 auprès du groupe APA d'Aix-en-Provence. Laurence Santantonios, Madeleine Rebaudières, Pascaline Mangin et Florian Gallien, quatre des membres du groupe Noctambules qui en compte six, rendent compte de l'immense travail mené autour de ce journal-fleuve, 187 carnets tenus entre 1947 et 2013. Ces carnets, dans un style aussi libre qu'intime, sont numérotés, mais souvent difficiles à déchiffrer.

Fernande Schulmann (1924-2014) fait des études de lettres et d'histoire de l'art puis travaille au Centre d'études sociologiques de Paris. Elle épouse en 1957 l'anthropologue Alfred Métraux (1902-1963), spécialiste de l'Amérique latine, auteur de plusieurs ouvrages et collaborateur à l'Unesco, et l'accompagne dans ses nombreux voyages. Elle est chroniqueuse pour la revue *Esprit*, produit pour France Culture de nombreuses émissions littéraires et collabore à diverses revues. Fernande Schulmann est une forte personnalité qui « écrit comme elle respire » ; elle a conscience que son journal est une œuvre, elle note : « Je me prends à rêver que je suis un auteur reconnu, que ma gloire a passé les océans ».

Le style de son journal est qualifié de « talentueux et percutant » par les membres du groupe qui se sont réparti la lecture des carnets, selon une méthode de travail créée pour l'occasion et qui pourrait être reprise dans d'autres cas de journaux-fleuves.
Le groupe s'est réuni pour un weekend de travail dans la maison de Bourgogne de Pascaline, après avoir pris connaissance de la biographie de Fernande Schulmann et du contexte de production de son journal. Une grille de lecture avait été établie par Florian et les carnets sont distribués à raison d'une trentaine par personne, en suite chronologique. Les journées de samedi et dimanche sont consacrées au temps de lecture individuelle, puis à la mise en commun, la discussion collective et un début de synthèse pour parvenir à un écho unique. L'ambition était de terminer la lecture des carnets avant la fin du weekend, ce qui n'a pas été possible !

Le groupe s'est donc octroyé un délai supplémentaire, chaque membre emportant un carton dans le but de compléter les fiches de lecture pour les réunions suivantes à Paris. Au vu des résultats, il est décidé de demander à chacun.e d'indiquer les deux ou trois thèmes principaux qui lui semblent ressortir dans la période lue. Puis, à l'aide d'un tableau recoupant toutes les contributions, le groupe détermine celles qui seront retenues pour l'écho. La synthèse finale est rédigée par Laurence et Florian et validée par les autres membres.

Selon le groupe, ce travail a été « un merveilleux exercice collectif qui nous donne le sentiment de rassembler les pièces d'un puzzle et de voir émerger le portrait de Fernande Schulmann. »

Même si cet écho ne peut restituer de manière exhaustive la richesse des 187 carnets, il en donne un reflet suffisamment détaillé pour que les chercheurs intéressés par cette personnalité marquante puisent se repérer dans ce journal, qui est complété par des correspondances, des cartes postales, des photographies et des tapuscrits également conservés dans les collections de l'APA.

Chantal de Schoulepnikoff
(à l'aide des notes de Florian Gallien)